

FEUILLETON DE LA PROVENCE

LA FEE AMOUREUSE
(CONTE À NINETTE.)

Suite et fin — Voir notre n° du 28 décemb.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps
(Hégesippe Moreau.)

Il faut, Ninette, que je te parle de ces belles ailes de ma sylphide. Elles étaient transparentes comme verre et menues comme ailes de moucheron. Mais lorsque deux amants étaient en péril d'être vus, elles grandissaient, grandissaient et devenaient si obscures et si épaisses qu'elles trompaient le regard et étouffaient le bruit des baisers. Aussi, le vieillard continua longtemps son prodigieux récit, et longtemps Loïs caressa Odette, la blonde à la barbe du méchant suzerain.

Mon Dieu, mon Dieu ! les belles ailes que c'était ! On m'a dit que les jeunes filles les retrouvent quelquefois ; on m'a dit que plus d'une savait ainsi se cacher aux yeux des vieux parents. Est-ce vrai, Ninette Chérie ?

La longue histoire du seigneur finit enfin. La fée Amoureuse se perdit dans la flamme et Loïs s'en alla, remerciant son hôte et envoyant un dernier baiser à Odette. La jeune fille dormit si heureuse cette nuit, qu'elle rêva des montagnes de fleurs éclairées par des milliers d'astres, chacun mille fois plus brillant que notre soleil.

Le lendemain, elle descendit au jardin et se perdit sous une charmille. Elle rencontra un guerrier, le salua et allait s'éloigner, lorsqu'elle vit dans sa main la rose baignée de larmes ; et voilà qu'elle reconnut encore le beau troubadour qui venait de rentrer au manoir sous ce déguisement. Il l'entraîna sur un banc de gazon, auprès d'une fontaine murmurante : ils se regardaient ravis de se voir en plein jour. Les fauvettes chantaient et l'on sentait dans l'air que la sylphide devait rôder par là. Je ne dirais pas toutes les paroles qu'entendit la charmille : c'était plaisir que de les voir babiller si longtemps, si longtemps qu'un rossignol qui était dans un buisson voisin eut le temps de bâtir son nid.

Tout à coup, on entendit dans une allée le pas lourd du noir châtelain. Les deux pauvres amoureux tremblèrent ; mais l'eau de la fontaine se soulève, une vapeur embaumée s'échappe de sa surface et Amoureuse sort, riante et empressée, du sein des ondes. Elle entoure les amants de ses ailes, puis s'élance avec eux joyeusement dans les airs, passant à côté de messire Enguerrand qui fut fort étonné d'avoir ouï des voix et de ne voir personne.

Elle berce en volant ses protégés, la belle sylphide, et leur chante mélodieusement :

— Je suis celle qui protège les amours, qui ferme les yeux et les oreilles à ceux qui n'aiment plus. Ne craignez jamais rien, belle jeunesse : aimez-vous sous le jour éclatant, dans les bocages, près de l'eau qui murmure partout où vous serez. Je suis là et je veille sur vous. On ne trouble que ceux qui n'aiment pas bien, que ceux qui appellent amour un vil désir, qui outragent la pureté de ce délice, principe de toute grande chose. Aimez-vous, belle jeunesse : Dieu vous sourira du haut du Ciel, car il protège ce qui est grand et noble. Il m'a mise sur la terre pour que les hommes, ces railleurs de toute sainteté, ne viennent pas troubler vos pures émotions. Il m'a donné mes belles ailes en disant : « Va et que les jeunes cœurs se réjouissent. » Aimez-vous, je suis là et je veille sur vous.

Et elle voltigeait de fleur en fleur, ainsi qu'un papillon, butinant la rosée qui était sa seule nourriture, et entraînant dans sa ronde joyeuse Odette et Loïs dont les mains étaient enlacées.

Tu me demanderas ce qu'elle fit des deux jouvenceaux. Vraiment, mon adorée, je n'ose te le dire : j'ai peur que tu ne veuilles pas me croire ou bien que, jalouse de leur fortune, tu ne me rendes plus mes baisers. Mais te voilà toute curieuse, méchante fille, je vois bien qu'il faut te contenter.

Or, apprends que la fée voltigea ainsi jusqu'à la nuit. Lorsqu'elle voulut séparer les deux amants, si elle les vit si chagrins, mais si chagrins de se quitter, qu'elle se mit à leur parler tout bas. Il paraît qu'elle leur disait quelque chose de bien beau, car leurs yeux brillaient et leur visage rayonnait de joie. Et lorsqu'elle eut fini et qu'ils eurent consenti, elle toucha leur front de sa baguette. Soudain... Oh ! Ninette chérie, quels yeux grands d'étonnement ! Comme tu frapperais du pied si je n'achevais pas ! Soudain Loïs et Odette, les deux tendres amoureux, furent changés en roses, mais en roses si belles, si brillantes, qu'il n'y a qu'une fée pour en faire de pareilles. Elles étaient placées sur la même tige, et si près l'une de l'autre que leurs feuilles se mêlaient ainsi que leur parfum et leur rosée. DE plus, c'étaient des fleurs merveilleuses ; elles devaient rester épanouies éternellement et échanger éternellement leur miel embaumé.

Quant au vieux châtelain, on rapporte qu'il ne consola en racontant chaque soir comme quoi le géant Buch Tête-de-fer fut occis par un terrible coup de Giralda, la lourde épée.

ET maintenant, Ninette chérie, lorsque nous nous égarons dans les champs, nous chercherons les deux roses enchantées pour leur demander dans quelle fleur se cache la fée Amoureuse. Peut-être, ma bien-aimée, une allégorie se cache sous ce conte ; mais je ne te l'ai dit, nos pieds devant l'âtre, que pour te faire oublier la pluie de décembre qui bat nos vitres, et t'inspirer, ce soir, un peu plus d'amour pour le jeune conteur.

Émile ZOLA

Nota : le début de cet article paru dans La Provence, daté du 29 (et non pas du 28 comme indiqué en début de l'article) décembre 1859, page 1, colonnes 1 à 4, en bas de page et page 2, colonnes 1 et 2, en base de page

FEUILLETON DE LA PROVENCE.

LA FÉE AMOUREUSE.

(CONTE A NINETTE.)

Suite et fin. — Voir notre n° du 28 décembre.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps.
(HERSIFER MORBAU.)

Il faut, Ninette, que je te parle de ces belles ailes de ma sylphide. Elles étaient transparentes comme verre et menues comme ailes de mouche-ron. Mais lorsque deux amants étaient en péril d'être vus, elles grandissaient, grandissaient et devenaient si obscures et si épaisses qu'elles trompaient le regard et étouffaient le bruit des baisers. Aussi, le vieillard continua longtemps son prodigieux récit, et longtemps Loïs caressa Odette, la blonde, à la barbe du méchant suzerain.

Mon Dieu, mon Dieu! les belles ailes que c'était! On m'a dit que les jeunes filles les retrouvent quelquefois; on m'a dit que plus d'une savait ainsi se cacher aux yeux des vieux parents. Est-ce vrai, Ninette chérie?

La longue histoire du seigneur finit enfin. La fée Amoureuse se perdit dans la flamme et Loïs s'en alla, remerciant son hôte et envoyant un dernier

baiser à Odette. La jeune fille dormit si heureuse cette nuit, qu'elle rêva des montagnes de fleurs éclairées par des milliers d'astres; chacun mille fois plus brillant que notre soleil.

Le lendemain, elle descendit au jardin et se perdit sous une charmille. Elle rencontra un guerrier, le salua et allait s'éloigner, lorsqu'elle vit dans sa main la rose baignée de larmes; et voilà qu'elle reconnut encore le beau troubadour qui venait de rentrer au manoir sous ce déguisement.

Il l'entraîna sur un banc de gazon, auprès d'une fontaine murmurante; ils se regardaient ravis de se voir en plein jour. Les fauvettes chantaient et l'on sentait dans l'air que la sylphide devait roder par là. Je ne te dirai pas toutes les paroles qu'entendit la charmille: c'était plaisir que de les voir babiller si longtemps, si longtemps qu'un rossignol qui était dans un buisson voisin eut le temps de bâtir son nid.

Tout à coup on entendit dans une allée le pas lourd du noir châtelain. Les deux pauvres amoureux tremblèrent; mais l'eau de la fontaine se soulève, une vapeur embaumée s'échappe de sa surface et Amoureuse sort, riante et empressée, du sein des ondes. Elle entoure les amants de ses ailes, puis s'élance avec eux joyeusement dans les airs, passant à côté de messire Enguerrand qui fut fort étonné d'avoir oui des voix et de ne voir personne.

Elle berce en volant ses protégés, la belle sylphide, et leur chante mélodieusement:

— Je suis celle qui protège les amours, qui ferme les yeux et les oreilles à ceux qui n'aiment plus. Ne craignez jamais rien, belle jeunesse: aimez-vous sous le jour éclatant, dans les bocages, près de l'eau qui murmure, partout où vous serez. Je suis là et je veille sur vous. On ne trouble que ceux qui n'aiment pas bien, que ceux qui appellent amour un vil désir, qui outragent la pureté de ce délire, principe de toute grande chose. Aimez-vous, belle jeunesse: Dieu vous sourira du haut du Ciel, car il protège ce qui est grand et noble. Il m'a mise sur la terre pour que les hommes, ces railleurs de toute sainteté, ne viennent pas troubler vos pures émotions. Il m'a donné mes belles ailes en me disant: « Va et que les jeunes cœurs se réjouissent. » Aimez-vous, je suis là et je veille sur vous.

Et elle voltigeait de fleur en fleur, ainsi qu'un papillon, butinant la rosée qui était sa seule nourriture, et entraînant dans sa ronde joyeuse Odette et Loïs dont les mains étaient enlacées.

Tu me demanderas ce qu'elle fit des deux amoureux. Vraiment, mon adorée, je n'ose te le dire: j'ai peur que tu ne veuilles pas me croire ou bien que, jalouse de leur fortune, tu ne me rendes plus mes baisers. Mais te voilà toute curieuse, méchante fille; je vois bien qu'il faut te contenter.

Or, apprends que la fée voltigea ainsi jusqu'à la nuit. Lorsqu'elle voulut séparer les deux amants, si elle les vit si chagrins, mais si chagrins de se quitter, qu'elle se mit à leur parler tout bas. Il paraît

qu'elle leur disait quelque chose de bien beau, car leurs yeux brillaient et leur visage rayonnait de joie. Et lorsqu'elle eut fini et qu'ils eurent consenti, elle toucha leur front de sa baguette. Soudain.... Oh! Ninette chérie, quels yeux grands d'étonnement! Comme tu frapperas du pied si je n'achèverais pas! Soudain Loïs et Odette, les deux tendres amoureux, furent changés en roses, mais en roses si belles, si brillantes, qu'il n'y a qu'une fée pour en faire de pareilles. Elles étaient placées sur la même tige, et si près l'une de l'autre que leurs feuilles se mêlaient ainsi que leur parfum et leur rosée. De plus, c'étaient des fleurs merveilleuses; elles devaient rester épanouies éternellement et échanger éternellement leur miel embaumé.

Quant au vieux châtelain, on rapporte qu'il se consola en racontant chaque soir comme quoi le géant Buch Tête-de-Fer fut occis par un terrible coup de Giralda, la lourde épée.

Et maintenant, Ninette chérie, lorsque nous nous égarerons dans les champs, nous chercherons les deux roses enchantées pour leur demander dans quelle fleur se cache la fée Amoureuse. Peut-être, ma bien-aimée, une allégorie se cache sous ce conte; mais je ne te l'ai dit, nos pieds devant l'âtre, que pour te faire oublier la pluie de décembre qui bat nos vitres, et t'inspirer, ce soir, un peu plus d'amour pour le jeune conteur.

EMILE ZOLA.